

Zeitschrift: Mitteilungsblatt / Freunde der Schweizer Keramik = Bulletin de la Société des Amis de la Céramique Suisse

Herausgeber: Freunde der Schweizer Keramik

Band: - (1955)

Heft: 30-31

Rubrik: Historische Nachrichten

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(1758). Un admirateur zurichois du poète, le peintre J.-C. Füssli, l'envoya dès sa parution au graveur J.-G. Wille, qui vivait alors à Paris. Celui-ci le transmit, à son tour, à l'écrivain Michel Huber, membre, comme lui, de la colonie allemande à Paris et professeur d'allemand de Turgot. Turgot, qui n'était pas encore, en ce temps-là, le célèbre ministre des finances qu'il devint par la suite, occupait déjà l'un des postes administratifs les plus hauts de France. Economiste des plus compétents, Turgot disposait d'une culture littéraire exceptionnelle: la France lui doit la découverte d'Ossian, cette invention tant discutée de l'Écossais MacPherson. C'est dire que Turgot devait goûter plus que quiconque le ton à la fois naturel et sentimental de Gessner, qu'il voulut également rendre familier aux oreilles françaises. Turgot parlait français et un peu l'allemand; Huber l'allemand et un peu le français: ils se complétaient donc parfaitement. Ils travaillèrent en commun et, en 1760, parut «La mort d'Abel», puis «Idylles et Poèmes champêtres de M. Gessner», en 1762. Précisons que ces deux livres parurent sous la signature du seul Huber. Turgot a donné lui-même les raisons de cette discrétion dans une lettre adressée à Huber au moment où parut le premier des deux volumes:

«Je suis magistrat, une occupation de ce genre pourrait me nuire auprès de mes collègues et de mes supérieurs; permettez que notre traduction soit imprimée sous votre nom.»

Bien que privés de cet illustre patronage, ces deux petits volumes obtinrent un vif succès. Les lettres sentimentales qu'on échangeait alors d'un bout à l'autre de l'Europe littéraire, assurèrent la diffusion universelle des œuvres de Gessner avant même que le siècle eût touché à sa fin. Son portrait orna les cabinets des hommes les plus sérieux; son buste envahit les parcs de tous les mécènes du continent. Ceux qui voulaient améliorer le monde se réclamèrent de lui. On vit même une duchesse mettre tout en œuvre pour l'attirer à Paris. Catherine de Russie fit couler une médaille d'or en son honneur. Gessner était devenu le roi des bergeries; Zurich leur capitale, et la petite maison que le poète habitait dans les forêts de la Sihl un Versailles pastoral, que l'Europe tout entière honorait.

Les Académies portèrent son deuil; les scènes évoquèrent son ombre, mais la vénération suprême, Gessner l'obtint d'un jeune Russe qui se rendit, au début de l'an 1789, de Moscou à Paris en passant par Berlin, Zurich et Genève. Ce jeune Russe se nommait N.-M. Karamsin et devint plus tard un classique de l'histoire russe. Les impressions qu'il rédigea au cours de son voyage, sont parmi les plus remarquables qu'on ait écrites à cette époque sur notre pays et ses habitants. Avant de quitter Zurich, Karamsin se rendit à la Promenade qui se trouvait alors à la jonction de la Sihl et de la Limmat, où l'on érigeait justement un monument en l'honneur du poète zurichois. La nature et la poésie y étaient symbolisées par deux jeunes femmes pleurant sur une urne. Parvenu au pied de cette statue, Karamsin tira de sa poche un petit volume de Gessner afin d'en lire un passage sur les lieux mêmes où il avait été écrit. L'une de ses lettres traduit l'émotion intense que cette lecture lui causa:

«Imaginez, mes amis, quels furent mes sentiments lorsque je lus ce passage à deux pas de l'endroit où Nature et Poésie verseront de chaudes larmes sur l'urne de ce poète immortel. Ne fut-il pas l'élu des Muses, celui qu'elles choisirent afin qu'il nous apprit la Vertu et l'Innocence? Sa Gloire éternellement jeune ne survivra-t-elle pas aux trophées des guerriers? La main impitoyable et destructrice du Temps peut bien effacer cette ville où le Rhapsode a vécu; Zurich peut bien s'engloutir dans le Fleuve des Siècles, mais les fleurs de la Muse gessnérienne ne

faneront jamais et leurs divines senteurs embaumeront des dizaines de siècles, rafraîchissant et créant tous les cœurs.»

Hélas! l'avenir démentit les prévisions de Karamsin. Zurich survécut à la gloire de Gessner, en bonne part, il est vrai, parce que Gessner y avait rêvé ce beau rêve qui fut le sien. Car son rêve fut celui de son siècle tout entier. Turgot a vu dans la bonté le trait de caractère essentiel des bergers de Gessner, mais la confiance que l'on fit à la bonté humaine, en 1789, l'année même où Karamsin prit congé de Zurich, eut des conséquences qui n'étaient guère de nature à confirmer les théories de Gessner. Les bergeries furent, elles aussi, victimes de la Révolution française. C'est donc moins un discours inaugural qu'une émouvante nécrologie que Karamsin prononça en 1789. Nécrologie qu'il sied de citer chaque fois qu'il est question de cet intermède zurichois et européen.

(Prof. Fritz Ernst, «Journal de Genève», Nr. 289.)

XV. Historische Nachrichten

über die Königliche Porzellan-Manufaktur
zu Meissen
und deren Stifter
Johann Friedrich Freiherr von Böttger

Gesammelt von
M. C. B. Kenzelmann, Archidiakonus

(Fortsetzung und Schluss)

Nun gieng das Porzellanmachen von Neuem an; Tag und Nacht mussten die Arbeiter Materialien stossen, auf Marmorplatten reiben und auf einer Maschine des Hoftöpfers mahlen; Vor Eifer in der Arbeit kam Böttger und seine Gehülffen verschiedene Nächte hintereinander in kein Bette, so dass sie zuletzt über der Arbeit einschliefen. Unaufhörlich brannten 5 Laborir-Öfen; man machte immer neue Versuche im Porzellan; endlich bekam es eine solche Vortrefflichkeit, dass Böttger damit völlig zufrieden war. Dabei unterstützte ihn Tzschirnhausen mit seinen Kenntnissen und Erfahrungen, die Böttger für seine Erfindung treflich zu benutzen wusste; Nicht so lange darauf, d. 11. Oct. 1708 starb zu Dresden Böttgers Freund, der Herr von Tzschirnhausen, und ward auf seinem Guthe Kieslingswalde bei Lauban begraben. Er hatte dem König bei seinem letzten Besuche, da er schon die Nähe seines Endes fühlte, die Stunde bestimmt angegeben, wenn er sterben würde. Als daher Tzschirnhausen tödtlich krank wurde, befahl der König, bei ihm zu wachen, und ihm seinen Tod sogleich zu melden. Tzschirnhausen starb des Nachts; der König wurde geweckt, und ihm der erfolgte Tod gemeldet. So wie er erwachte, sah er nach der Uhr, und sprach: es trifft zu!

Bis jetzt war die Porzellanmasse noch nicht ganz zur Vollkommenheit gediehen, war noch braunroth, noch in keine schönen Formen gebildet; höchstens waren bloss Quadrate geformt, etwas stärker als holländischer Delfter. Nach Tzschirnhausens Tode arbeitete Böttger allein mit neuer Anstrengung fort, und liess nun seine Masse wie Thon auf Töpferscheiben drehen; Der Hoftöpfer Fischer musste für Böttgern arbeiten, und bekam dafür täglich 4 Dukaten. Alles gieng aber noch sehr langsam. Da kam ein gewisser Echeprecht an, welcher in Holland in Delfterfabriken gearbeitet hatte. Dieser hatte im Mahlen der Masse viel

Kenntnisse und Fertigkeiten, und arbeitete daher bei der neuen Porzellanfabrikation mit sehr schnellem und glücklichem Erfolg; denn er verfertigte in wenigen Stunden so viel Gefässe, als vorher kaum in vierzehn Tagen zu Stande gekommen waren. Böttger vergrösserte und vervollkommnete seine Unternehmungen mit unermüdetem Eifer. Er liess daher immer grössere Öfen bauen; in dem grössten derselben zündete er das erste Verglühefeuer an; Es brannte 5 Tage und 5 Nächte, Böttger kam nicht vom Platze, beobachtete alles genau, und leitete selbst den Brand; nur dann und wann kühlte er sich in der Kohlenkammer 1 Stunde ab, und ruhetete. Zu seiner grössten Freude gerieth der erste Brand vortrefflich. Tassen, Kannen, Teller, Näpfe, von welchen einige noch bis jetzt im Japanischen Palais zu Dresden aufbewahrt werden, waren vortrefflich, und erhielten allgemeinen Beifall. Auch der König hatte darüber grosse Freude. Er kam selbst zum nächsten Brande, und beobachtete neben dem Fürsten von Fürstenberg das Verglühen mit grosser Aufmerksamkeit. In seiner Gegenwart machte Böttger verschiedene Versuche, um die Dauer und Festigkeit seines Porzellans zu zeigen. Er nahm eine Theekanne aus der Glut, und warf sie in ein Gefäss voll Wassers; aber die glühende Theekanne zersprang nicht, bekam nicht einmal einen Riss, sondern blieb völlig gut und unversehrt. Der König bezeugte Böttgern darüber seinen gnädigsten Beifall, und beschenkte ihn ansehnlich. Er schätzte ihn sehr, nahm ihn mit zur Jagd, schoss mit ihm nach der Scheibe, und machte ihm verschiedene Geschenke, die ihm sehr lieb waren; Er bekam schöne Orangerie, kostbare Flinten, Pistolen, Kugelbüchsen und 2 Affen.

Noch immer war Böttgers Porzellan braunroth; daher ward es gemeinlich nur das braune Zeug genennt. Als August den 26. Jun. 1730 im grossen Lustlager bei Zeithain der ganzen Armee jenes berühmte Gastmahl gab, ward die Tafel des Königs reichlich mit Porzellan besetzt. Darunter war auch einiges braune von der ersten Erfindung. Man machte den König von Preussen, Friedrich Wilhelm I., darauf aufmerksam; da lächelte er und sagte: der heillose Apothekerbursch hätte auch wohl in meinem Berlin bleiben können; das braune Zeug ist besser, als ich mirs imaginiret. Aber dieses braune Geschirr hatte den Fehler, dass Speisen und Flüssigkeiten von demselben einen unangenehmen Geschmack annahmen. Doch er ward bald verbessert. Denn im folgenden Jahre 1709, als die schöne weisse Erde bei Aue entdeckt worden war, erfand der unermüdetlich fleissige Böttger auch das weisse Porzellan. Er verfertigte es im Chinesischen Geschmacke auf der Jungfraubastei zu Dresden. Dieses weisse Porzellan war noch feiner und schöner, als das bisher verfertigte braune, und fand noch grösseren Beifalls, als dieses. Dadurch aufgemuntert, strengte Böttger nun all seine Kräfte an, um seinem Porzellan eine immer höhere Vortrefflichkeit zu geben. Er vergrösserte seine Öfen aufs neue und vermehrte seine Anzahl; er nahm noch mehrere Töpfer und Arbeiter an, und suchte seinem Werk die möglichst grösste Ausdehnung zu geben. Er selbst laborirte unermüdet fort; die Besorgung der Masse, und das Glühen übertrug er Eheprechten; das Stossen und Sieben der Materialien geschah im Hause des Leibmedikus Bartholomäi auf der Schlossgasse; dann wurden sie in Schachteln auf die Bastei geliefert. Hier arbeitete unter Böttgers Aufsicht nun schon eine beträchtliche Anzahl Menschen, und es wurde eine so ansehnliche Menge von Geschirren fertig, dass man sie öffentlich zum Verkauf anbieten konnte. Daher machte die Regierung bekannt: dass in Sachsen ein Porzellan erfunden sey, und verfertigt werde, das dem Japanischen gleich komme. Dies erregte die allgemeine Aufmerksamkeit von ganz Europa. Als daher das

erste weisse und braune Porzellan, gefertigt in Dresden, 1710 auf die Leipziger Ostermesse kam, fand es so lebhaften Beifall, dass es in wenigen Stunden zu hohen Preisen verkauft war.

Dadurch ermuntert, fasste nun der König den Entschluss, dem neuerfundenen, so grossen Nutzen versprechenden Werke eine noch grössere Ausdehnung zu geben. Noch grössere Öfen in Privathäusern zu Dresden zu bauen, schien wegen Feuersgefahr nicht rathsam zu seyn, da schon einmal durch einen Funken aus dem Laborirofen Böttgers Gewächshaus, worinne er eine Menge der seltensten Bäume und Gewächse hatte, beinahe ganz in Feuer aufgegangen war. Man entschloss sich daher, die neue Fabrik nach Meissen in die Albrechtsburg zu verlegen, und hatte dazu mehrere Gründe. Die Zimmer dieser Burg waren gross und feuerfest, und Böttgern schon von seinem ehemaligen Aufenthalte in derselben bekannt; es konnte daher in derselben ein grosses Werk füglich angelegt werden. Aber vorzüglich hatte der König die edle Absicht, der Stadt Meissen durch die neue Manufaktur wieder aufzuhelfen. Diese gute Stadt hatte seit dem dreissigjährigen Kriege unaussprechlich viel Drangsale erlitten, hatte 30 schwere Einquartierungen, viele fast über ihre Kräfte gehende Brandschatzungen, Contributionen gehabt, und Wein, Bier, Mehl, Hafer, Heu und Stückpferde mehrmals in grosser Menge, ohne alle Wiedererstattung liefern müssen. Ausserdem waren ihre Weinberge, Gärten und Felder verwüstet, und der grösste Teil ihrer Häuser ganz zerstört und verbrannt worden. Sie hatte durch alle diese Unglücksfälle einen Schaden von viermahlhunderttausend Thalern erlitten, und war gegen das Ende des 17ten Jahrhunderts in den tiefsten Verfall herabgesunken; sie hatte zu Anfange des 18ten Jahrhunderts nur noch 294 bewohnte Häuser, 219 lagen wüste und zerstört; Von 2200 Einwohnern waren die allermeisten ganz arm. Auf den zerstörten Gassen weidete das Vieh, und Gras und Disteln wuchsen auf dem Markte. Von 300 Tuchmachern, welche die Nahrung und den Wohlstand der Stadt bisher befördert hatten, waren nur noch 74 übrig, deren Gewerbe aber auch sehr in Verfall gerathen war. Der damalige Schwedenkrieg vollendete die Noth, und brachte das arme Meissen fast gänzlich dem Verfall nahe. Als es daher bekannt wurde, dass eine neue grosse Fabrik angelegt werden sollte, bat die Stadt flehentlich, sie nach Meissen zu verlegen. König August, gerührt durch die Noth der armen Stadt, gewährte, voll väterlicher Huld, gegen seine Unterthanen, ihre Bitte, und verlegte die Porzellanmanufactur in die Albrechtsburg zu Meissen. Nicht ohne Rührung kann man das Rescript lesen, das er deswegen ergehen liess. Es ist ein schönes Denkmal der Vatersorge eines Landesherrn, der seine nothleidenden Unterthanen so gern retten und beglücken will, und wird jeden Leser mit dankbarer Hochachtung gegen den edlen Fürsten erfüllen. Er erklärt sich in demselben folgendermassen:

Wir Friedrich Augustus von Gottes Gnaden, König in Pohlen und Churfürst von Sachsen etc. . . .

Thun hiermit kund und fügen männiglich zu wissen: Demnach wir Unsers getreuen Churfürstenthums und dahin incorporirter, auch anderer Lande bekümmerten Zustand, darein dieselbe durch mancherley Unglück, insonderheit durch die vor vier Jahren beschene Schwedische Invasion gesetzt worden, mitleidend beherziget, und hierauf, wie solchen aufs Beste und Nachdrücklichste wieder aufgeholfen werden möge, Unsere einzige und höchste Sorge seyn lassen wollen; So haben Wir unter anderen ausgefundenen Mitteln, dass die Wiederbringung einer gesegneten Nahrung und Gewerbes im Lande hauptsächlich durch Manufakturen und Commercia befördert werden könne, vornehmlich in Confederation gezogen und Unsere Landes-Vä-

terliche Sorgfalt dahin gerichtet, wie die von Gott unseren Landen besonders reichlich mitgetheilte unterirdische Schätze eifriger, als in vorigen Zeiten nachgesucht, und denjenigen Materialien, so als todt und unbrauchbar gelegen, zu ein oder anderen Nutzen gebracht werden mögen. Und Wir dann, nachdem Wir sothane Nachforschung einigen, in dergleichen Wissenschaften vor andern wohlgeübten Personen aufgetragen, und diese auch bishero ihre Erfahrungheit und unermüdeten Fleiss dazu angewendet, befunden, dass der Höchste Unsere hierbey gehabte Absicht bereits soweit gesegnet habe, dass aus denen in Unseren Landen häufig und überflüssig befindlichen Materialien Uns nicht allein eine Art rother Gefässe, so die indianischen von sogenannter Terra Sigillata gemachten weit übertreffen, nicht weniger, allerhand besonders colorirte und auch von diversen Farben künstlich melirte Geschirr und Tafeln, welche insgesamt nebst ihrer Zärtlichkeit von so ungemeyner Härte sind, dass sie sich gleich dem Jaspis und Porpyr schleifen, schneiden und poliren lassen, auch übrigens alle anderen Eigenschaften besitzen, welche von dergleichen Indianischen Gefässen können und mögen gesaget werden; nicht minder sie auch bereits ziemliche Probe-Stücken von dem weissen Porzellan, sowohl glasurt, als unverglasurt, vorgelegt, welche genugsame Anzeigung geben, dass aus den in Unseren Landen befindlichen Materialien ein dem Ost-Indianischen Porzellan, sowohl an Durchsichtigkeit, als anderen dabey erfordernten Eigenschaften gleichkommendes Gefässe könne und möge fabricirt werden, auch wohl zu vermuthen ist, dass in Zukunft bey rechter Einrichtung und Veranstaltung desgleichen weisses Porzellan, wie bereits bey dem rothen erweislich gemacht worden, dem indianischen an Schönheit und Tugend, noch mehr aber an allerhand Facons und grossen, auch massiven Stücken, als Statuen, Columnen, Servicen etc. weit übergehen möchten; Derohalben uns dieselbe allerunterthänigst angelanget, dass zu genauer Untersuchung aller dieser aus unsern Landes-Materialien einzig und allein zusammengesetzte, und durch ihre Kunst und Erfahrungheit inventirter Fabriken Wir eine absonderliche Commission niederzusetzen allergnädigst geruhen möchten; Wir auch hierauf mit gnädigster Neigung in ihr billiges Verlangen gewilliget und nunmehr nach geendigter Commission gnüchlich versichert sind, dass dergleichen Manufacturen Uns, Unseren Landen und deren getreuen Unterthanen gut nöthig und erspriesslich seyn werden. So hat uns solches bewogen, mit Aufrichtung derselben von obbenannten Sorten nicht länger anzustehen, vielmehr selbige zum Besten und Aufnahme Unserer Lande je eher, je lieber ins Werk setzen zu lassen, immassen Wir dann zu dem Ende, bey Unserer jezigen Anwesenheit ein besonderes Manufactur-Directorium formiret, welchem Wir die Auf- und Anrichtung obbemeldeter Manufacturen allergnädigst aufgetragen, und dasselbe vornehmlich dahin instruiret, dass bey denen Fabriken und dem darauf folgenden Commercio alles und jedes nach Kaufmanns Art und Gewohnheit eingerichtet und gehandelt, über das ganze Negotium richtige und accurate Journale und andere sonst gewöhnliche Handelsbücher geführt, aufrichtiger Credit je und allewege erhalten, auch dass durch göttlichen Seegen nach und nach Lucrirte jedesmahl zum Wachsthum und Vermehrung neuer Manufacturen angewendet werden solle. Woraus Unsere getreue Unterthanen zur Genüge erkennen werden, dass Unsere gnädigste und Landesväterliche Absicht bloss allein auf ihren und des ganzen Landes Nutzen und Wohlfahrt gerichtet, und Wir dahero um einen leidlichen Beytrag derer fast grossen und ansehnlichen Summen, welche zur Etablirung so vieler und wichtiger Manufacturen ohnumgänglich gefordert werden, sie mit Fug und Billigkeit ansprechen

könnten, um so viel mehr, da unsere Unterthanen durch die daraus fliessende stärkere Nahrung dereinst den grössten Nutzen davon empfinden werden. Damit aber Künstler und Handwerker wegen der Zünfte oder Jurisdiction Unserer Amtleute und Magistraten nicht abgeschreckt werden, auch sonst in der Furcht stehen mögen, sie dürften mit vielem Personal oneribus belegt werden, so wollen Wir denenselben diejenigen Immunitäten und Freyheiten, so wir in einem absonderlichen vormals emanirten Edict, denen neu ankommenden und sich in Unseren Landen niederlassenden Künstlern und Handwerkern, gnädigst versprechen, auch wirklich angedeihen, und sie übrigens unter keine andere Botmässigkeit als Unser Manufactur-Directorium ziehen lassen, es sey denn, dass sie sich mit Haus und Hof, auch anderen liegenden Gründen ansässig gemachet, oder andere bürgerliche Nahrung trieben, auf solchen Fall sollen sie wegen ihrer Häuser liegenden Gründen auch bürgerlicher Nahrung vor jedes Orts ordentliche Obrigkeiten, wegen ihrer bey diesen neuen Manufacturen habenden Arbeit und Verrichtung aber vor das Manufactur-Directorium alleine stehen; Wie Wir auch diesfalls dasselbe mit nöthiger Instruction versehen werden.

Uns wir schlüsslich es ein besonderes Vergnügen geben, wenn Wir durch die Aufrichtung dieser oben angeführten, als auch hiernächst nacherfolgten Manufacturen und nützlichen neuen Erfindungen nicht allein Unseren Unterthanen eine merkliche Erleichterung und bessere Nahrung, sondern auch Unseren Landen, absonderlich aber unserer Residenz-Stadt Dresden gute Künstler und Handwerker zuziehen, auch denen bereits darinnen sich befindlichen eine bessere Nahrung gönnen mögen, folglich bey künftigen, Gott gebe besseren und ruhigeren Zeiten, schöne und nützliche Künste und Wissenschaften einführen, und dieselbe in erwünschten Flor bringen lassen können; Wie Wir denn allen Denjenigen, sie sind ausländisch oder einheimisch, fremde oder Unsere Unterthanen, so diesem Vorhaben die hülffreiche Hand bieten, und solches befördern helfen, mit besonderen Königl. Gnaden zugethan verbleiben; Denenjenigen aber, so in unseren Landen denen neuen Manufacturen auf einige erweisliche Art sich widersetzen, oder denenselben sonsten einige Hindernisse geben möchten, Unsere Ungnade nachdrücklich empfinden lassen werden.

Zu Urkund haben Wir Unser Königl. Chur-Secret vordrucken lassen. So geschehen und gegeben zu Dresden am 23. Januari, anno 1710.

Egon, Fürst zu Fürstenberg
(L. S.)

Otto Heinrich Freyherr v. Friesen
Bernhard Zech.

Der 6te Junius des Jahres 1710 war also der frohe, für Meissen besonders so glückliche Tag, an welchem die von Böttger gestiftete Porzellan-Manufactur von Dresden in die Albrechtsburg zu Meissen feierlich verlegt und für die Zukunft gegründet wurde. Zur Übergabe der Albrechtsburg an die neue Manufactur waren als Königliche Commissarii nach Meissen gekommen: Herr Carl Gottfried von Bosen, auf Gamig, Königl. Pohlnischer und Churfürstl. Sächsischer geheimer Rath und Creishauptmann des Meissnischen Creises, und Herr Ernst Friedrich von Döring, auf Berlen, Königl. Pohlnischer und Churfürstl. Sächsischer Hof- und Justitienrath, nebst Herrn Imanuel Jacobi, beim Königl. Manufactur-Directorio bestallter Secretarius.

Diese Herren begaben sich Vormittags um 11 Uhr in die Albrechtsburg zu Meissen, besahen die Gemächer dieses Schlosses, und hielten sodann in dem sogenannten Churfürst Johann

Georg II. Hochsel. Andenkens Zimmer, im anderen Geschosse zur rechten Hand des grossen Saales, ihre Session. Hier hielt denn des Herrn geheime Raths von Bosen Excellenz eine Rede, und übergab Kraft ergangenen Commissorii die Albrechtsburg zu Meissen bis an die erste Mauer, die von der grossen Küche bis an die Kirche geht, nebst dem darunter liegenden Garten, feierlich dem Director der Königlichen neuen Manufacturen, Herrn Michael Nehmitz, Königl. Cammer- und Bergrath zum Behuf der neuen Porzellan-Manufactur. Der Herr Direktor derselben hielt eine dankbare Gegenrede, und übernahm feierlich die Burg, um daselbst für immerwährende Zeiten die neue Manufactur zu gründen. Auch die Stiftungsurkunde derselben ist ein schönes Denkmal der Vaterhuld des besten Königs, und erhalte sein Andenken unter uns im Segen.

Von Gottes Gnaden, Friedrich August, König
in Pohlen etc., Churfürst.

Hochgelahrter Rath, lieber Getreuer, welchergestalt Wir wegen Translocir- und Räumung derer auf Unserer Albrechtsburg Meissen sich befindenden Stifts Curien derer Creys- und Procuratur-Ämter, ingleichen der Amtsschreiberey auch andern sich allort befindlichen Gebäuden, und dass daselbst nunmehr Unsere neuen Manufacturen angelegt werden sollen, an Unsers Stadthalters Lbd. und geheimde Räthe allergnädigst rescribiret, habet ihr aus der Beylage mit mehrern Allergehorsamst zu ersehen; Allermassen Wir nun dieserhalb durch einen Decisiv-Befehl einem und den andern Punkt die abhelfische Masse gegeben und zugleich gnädigst anbefohlen haben, dass vor erst und bis die andere Passus recht adjustiret worden, Unser Schloss, oben von der Küche bis an die Kirche, nebst dem darunter liegenden Garten, an euch übergeben, und der Bettmeister allort an euch, als Directoren der Manufacturen angewiesen werde; So habet ihr diese durch Unsere darzu angeordnete Commissarios erfolgte Anweisung des Schlosses gehorsamst anzunehmen, und darauf diejenigen Manufacturen, so im Stände sind, auch bis zur Räumung derer andern Gebäude ad interim allort angebracht werden können, wirklich anzulegen, und zu Unsern und des Publici Besten allerhorsamst einzurichten.

Daran geschieht Unser Wille und Meinung und Wir verbleiben euch in Gnaden gewogen.

Datum Warschau, den 6. May 1710

Augustus, Rex.

An den Cammer-Rath Nehmitz, ad Mandatum Reg. Maj.
Directoren der neuen Manufacturen, Proprium
die Albrechtsburg Meissen betreff. Gottfried Adolf ô Ferell.

Die neugestiftete Manufactur arbeitete, aller Schwierigkeiten und Hindernisse ungeachtet, sich doch schnell zu einer Grösse und Vortreflichkeit empor, die bald die Bewunderung und Nach-eiferung anderer Nationen zur Folge hatte. Schon 1734 ward eine Porzellan-Fabrick in Wien und gegen das Ende des sieben-jährigen Krieges eine in Berlin errichtet. Nachher sind in anderen Ländern noch mehrere entstanden.

Im Jahre 1714 bekam Böttger, welcher bis anhin immer noch unter Aufsicht gestanden hatte, seine völlige Freiheit, und ward zum Director der Manufaktur ernannt. Aber dieses Glück genoss er nicht lange. Denn schon im 37ten Jahre seines Lebens starb er nach mancherlei häuslichem Kummer in Dresden den 13. März 1719, und ward daselbst auf dem Johanniskirchhofe begraben. Nach ihm haben sich um die Manufactur der Commissionsrath Helwig, Baron Fletscher, und in den neuesten Zeiten Se. Excellenz, der Herr Graf Marcolini, ihr gegenwärtiger verehrungswürdiger Director, grosse Verdienste erworben. Vorzüglich freut sie sich seit vielen Jahren der väterlichen Huld und grossmüthigsten Unterstützung des besten Königs, Friedrich Augusts, des Weisen und Gerechten, dessen geheiligten Namen die Geschichte schon längst im Tempel der Unsterblichkeit mit goldenen Buchstaben eingeschrieben hat, und immer mit tiefer Verehrung nennen wird.

Nachschrift der Red. Wir möchten dem Besitzer des Manuscriptes auch an dieser Stelle herzlich danken, dass er uns dieses seltene Dokument zur Publikation zur Verfügung gestellt hat.

Die Redaktion erachtet es als ihre Pflicht, unserem Mitglied Herrn Theodor Kestenholz in Basel für den Druck der Quartalschrift herzlich zu danken. Er hat unsere Zeitschrift seit ihrem

Erscheinen mit grossem Interesse und in uneigennütziger Weise gedruckt und verlegt. Ihm verdanken wir die äussere Form und die gediegene Ausstattung.

Redaktion (ehrenamtlich): Dr. med. Siegfried Ducret, Zürich 2, Breitingenstrasse 1. Paul Schnyder von Wartensee, Luzern, Museggstrasse 30. Walter A. Staehelin, Bern, Neubrückstrasse 65.